

L'exercice de la bonté

Catherine Martin

Numéro 118, automne 2008

La bonté

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14031ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Martin, C. (2008). L'exercice de la bonté. *Moebius*, (118), 57–62.

CATHERINE MARTIN

*L'exercice de la bonté*¹

Dans mon plus récent long métrage de fiction intitulé *Dans les villes*, j'ai mis en scène une jeune femme de trente ans, Fanny, inspectrice des arbres de la Ville, qui rencontre trois autres personnes: Joséphine, sa voisine d'à côté, née il y a un peu plus de soixante-quinze ans dans l'appartement qu'elle habite toujours; Jean-Luc, un aveugle dans la quarantaine, qui vit dans le même quartier qu'elles; Carole, vingt ans, errant dans la ville et en proie à une profonde mélancolie.

Au début du récit, on apprend que Fanny pleure la nuit « pour tous ceux qui ne savent pas, pour tous ceux qui ne peuvent pas ». Elle s'éveille à 3 h du matin et elle pleure. Cela fait un moment que ça dure et elle aimerait bien que ça arrête. Elle ne sait pas exactement d'où ça vient. « C'est comme si c'était mon rôle », dit-elle à son médecin. À ce moment précis de son existence, ce qu'elle ressent et ce qui l'a menée à se retrancher du monde, c'est une sorte de désenchantement. Elle s'est retirée dans une solitude choisie, mais qui ne lui convient pas.

Tout au long du film, Fanny pose des gestes de bonté: elle aide Joséphine (qu'elle ne connaissait pas) à se relever après une chute sur le trottoir et ensuite s'inquiète d'elle. Elle empêche Carole de sauter dans le vide, puis se surprend à se préoccuper du sort de la jeune femme. Elle aura même le pressentiment de la mort de Carole. Seul Jean-Luc, en dépit de sa cécité, n'a pas besoin d'elle. C'est plutôt elle qui a besoin de lui.

Au fond, le mouvement intérieur de Fanny, c'est un mouvement qui tend vers l'autre, alors qu'elle croyait avoir renoncé à cela. Ainsi, elle sort involontairement de

la solitude dans laquelle elle s'était enfermée et elle aide spontanément les autres (ou peut-être que ce sont les autres qui l'aident?) d'une manière désintéressée. Fanny est de ces personnes à qui ce genre de choses arrive: on dirait que ceux qui pourraient avoir besoin d'aide se trouvent toujours sur son chemin. Je la voyais agir un peu malgré elle, luttant intérieurement contre ce penchant qu'elle a de «faire le bien». Il est vrai qu'il s'agit d'une lourde responsabilité.

Véritable âme sœur, Jean-Luc apaisera en elle ses contradictions et enfin elle pourra, sinon dormir la nuit, du moins se réconcilier avec sa véritable nature, encline à la bonté. Elle cesse de prendre les pilules pour dormir prescrites plus tôt par son médecin et accepte progressivement de «souffrir avec les autres».

La fin du film suggère un rapprochement entre Fanny et Jean-Luc, un amour possible. Mais je souhaitais que l'on perçoive également un sentiment plus vaste que celui qui unit deux êtres: l'amour du prochain, en somme, malgré le mal. Ce que je tentais aussi de dire dans le film, c'est qu'il est possible d'entretenir des relations empreintes de douceur, de fraternité, que la beauté peut devenir un apaisement à la douleur et que la bonté est une manière d'être dans le monde.

Je me souviens d'avoir eu enfant ce rêve éveillé: j'étais une fée qui, d'un coup de baguette magique, «faisait le bien» autour d'elle. J'étais encore à l'école primaire. Je m'imaginais voler de la maison à l'école. J'étais invisible, bien sûr, et j'atterrissais dans ma classe pour exécuter ma tâche. Pas étonnant que Fanny soit née de mon imagination! Mais elle n'est pas une fée et elle n'a pas de baguette magique. Elle est aux prises avec sa propre impuissance devant la réalité: que peut-on faire devant l'immensité de ce travail?

Quand j'écrivais le scénario du film, je réfléchissais à cette figure de fée et à cette volonté de faire le bien. J'ai reçu comme la plupart des Québécois de ma génération une éducation empreinte de catholicisme, surtout à l'école primaire, mes parents n'étant pas croyants. J'étais dans une école publique tenue par des religieuses qui m'ont enseigné en première et en deuxième année.

Jusqu'à l'âge de treize ans, j'étais croyante. Je pensais que faire le bien était une des conditions pour aller au Ciel. Depuis cette époque, je crois que le Ciel n'existe pas, pas plus que l'Enfer d'ailleurs. Je crois plutôt qu'en étant sur terre, il faut apprendre à vivre avec les autres et à parfois leur tendre la main. On doit le faire, c'est une question de responsabilité. Cela n'a rien à voir avec le fait de «gagner son Ciel» ou de rechercher une récompense quelconque. Non. Il s'agit d'une vision humaniste des choses, d'être en accord avec sa conscience. Parce qu'il me semble que nous avons un devoir de fraternité et, de ce fait, des responsabilités. Cela est encore plus vrai en tant que cinéaste.

Pendant l'écriture du scénario, certains lecteurs de bonne foi me conseillaient d'éviter de faire de Fanny une sainte ou une bonne Samaritaine. J'en étais parfaitement consciente et mon but était justement de ne pas tomber dans cet écueil. J'étais tout de même étonnée qu'on puisse avoir cette perception. J'ai même eu parfois le sentiment d'une résistance, comme si on me faisait comprendre qu'il y avait quelque chose de suspect à montrer une personne qui agissait par pure bonté. On me disait par exemple: «Quoi? Pas de violence dans les rapports entre les gens, pas de conflits?»; «Et pourquoi donc les personnages dans votre récit sont-ils si courtois les uns envers les autres?» Il est vrai que ce qu'on voit de plus en plus au cinéma et à la télévision, ce sont des rapports humains généralement représentés sur le mode de la dureté (on se crie souvent par la tête) et du refus d'entrer réellement en contact avec l'autre.

Par ce film, j'essayais tout simplement de dire que le monde peut être aussi source de joie et de beauté, d'abandon et de gratitude, malgré le mal, et que cela exige de nous une *présence au monde*. C'est cette nécessité d'être dans le monde que j'ai tenté d'évoquer dans le film par les petites choses, les gestes du quotidien auxquels, en m'y attardant, j'ai voulu donner un caractère presque sacré (de l'ordre du rituel, de la cérémonie), et par cet élan vers l'autre dont la bonté est une des plus vives manifestations. Je ressens le monde de cette façon et je crois fermement

(j'en suis même convaincue) que je ne suis pas la seule à ressentir les choses ainsi.

Toutefois, il y a dans le film un personnage, celui de Carole, qui refuse d'entrer en contact avec les autres : son refus du monde est un refus muet (ce qui est parfois pire) et si elle est violente, c'est surtout envers elle-même. Sa souffrance, l'agitation noire de son âme la rendent sourde à toute forme d'approche, d'affection, de bienveillance à son égard. Elle rejette tout geste de bonté. Sa mère souffre de ne pouvoir l'aider. Elle se sent impuissante devant la profondeur de la mélancolie de sa fille. Et ce que Fanny fait pour Carole ne pourra sauver la jeune femme. Carole a passé un cap terrible : celui de ne plus voir la beauté et d'être aveuglée par les ténèbres de sa douleur, de vouloir mourir.

En réfléchissant autour de la question de ce refus de la bonté, j'ai repensé naturellement à ce film de Robert Bresson, *Mouchette*, qui m'a profondément émue quand je l'ai vu pour la première fois il y a un peu plus de vingt-cinq ans et qui me hante toujours depuis. Je suis revenue à ce personnage imaginé par l'écrivain Georges Bernanos dans son roman intitulé *Nouvelle histoire de Mouchette* qui a inspiré le film. Ce roman, je ne l'ai lu que bien plus tard, il y a peut-être une dizaine d'années.

Mouchette, cette jeune fille de quatorze ou quinze ans, pauvre et mal aimée, est révoltée comme peuvent l'être les adolescents. Mais pas de cette révolte factice, sans véritable objet, créée de toutes pièces dans notre monde des années 2000 où les valeurs morales semblent se désintégrer. Non. Sa révolte est inconsciente : elle est intimement liée à sa condition que Mouchette ne peut nommer, elle n'en a pas les outils. Elle vit dans la misère, la vraie : celle de la survie dans un quotidien happé par le malheur.

Mouchette est une enfant perdue, un être qui cherche sa dignité quand tout ce qui l'entoure la renvoie au mal. On lui dit qu'elle est mauvaise parce qu'elle défie de son regard, de son être tout entier les bien-pensants de la petite ville où elle vit. On se moque d'elle : elle réplique en lançant des mottes de terre sur les cartables de ses jeunes camarades de classe. Pourtant, Mouchette s'occupe avec application et douceur de sa mère malade qui n'en a plus

pour très longtemps, de son petit frère de quelques mois qu'elle doit nourrir comme elle peut quand sa mère, trop faible, n'y arrive pas. Elle est parfois battue par son père. Le père et le frère sont alcooliques et ils livrent dans les bistrots, la nuit, de l'alcool de contrebande.

Au milieu du récit, elle passe la nuit avec un braconnier recherché par un garde-chasse. Quand elle revient chez elle au petit matin, elle veut se confier à sa mère, mais celle-ci meurt sans que Mouchette ne puisse lui parler de ce qu'elle vient de vivre. Mouchette pleure, et ses larmes sont à la fois celles d'une enfant qui vient de perdre sa mère, la seule peut-être qui aurait pu l'entourer de quelque tendresse, et celles d'une jeune fille profondément seule.

Cette nuit-là, elle la revendique fièrement, sans souci du qu'en-dira-t-on: «M. Arsène est mon amant», dit-elle à la femme du garde-chasse qui veut l'aider, la protéger, une aide que Mouchette refuse. D'autres femmes posent des gestes de bonté envers elle, mais Mouchette les rejette farouchement: elle a sa fierté, elle se tient debout. Pourtant, à la fin du récit, elle n'en peut plus de vivre, et Bresson l'exprime avec une rigueur, une sobriété exemplaires. Pas de pathos, et si le film a tous les ingrédients du mélodrame, nous en sommes très éloignés. Même chose pour le roman de Bernanos. En évoquant Mouchette, l'écrivain parle de «tragique solitude». Mouchette se suicide à la fin. Je cite ici un court extrait du roman: «Et aujourd'hui, voilà qu'elle songeait à sa propre mort, le cœur serré non par l'angoisse, mais par l'émoi d'une découverte prodigieuse, l'imminente révélation d'un secret...»²

Cette «tragique solitude» de Mouchette, je crois que c'est ce qui me bouleverse le plus.

Il me semble que les véritables gestes de bonté sont ceux qui ne sont pas prémédités, ceux qui naissent spontanément d'un élan naturel vers l'autre. Mais alors, comment comprendre ce mystère du refus? C'est peut-être en cela que le personnage de Carole rejoint celui de

Mouchette, dans cette « tragique solitude » qui les décrit si bien toutes les deux.

Ce mystère pourrait être le reflet de notre impuissance face à la douleur de l'autre, à la violence qui nous entoure, au mal. Néanmoins, il faut sans cesse nous rappeler qu'il y a une forme de nécessité à « *faire le bien* » et qu'il importe de conserver cet élan naturel qui est en nous, même si certains de ceux à qui s'adressent ces gestes de bonté ne pourront ou ne voudront pas être sauvés. Il y va de notre dignité et de celle des autres avec qui nous partageons la vie en ce monde.

Notes

1. Communication prononcée lors de la conférence sur la bonté organisée par le Collectif d'écrivains de Lanaudière, en octobre 2007.
2. Bernanos, Georges. *Nouvelle histoire de Mouchette*, Gallimard, La Pléiade, 1961, p. 1339.